Emmanuelle DANBLON, *Mandorla de Paul Celan. Ou l'épreuve de la prophétie*

Lormont, Éd. Le Bord de l'eau, 2017, coll. Études de style, 2017, 96 pages

Laurent Husson

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12695>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.12695

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 333-334

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Laurent Husson, « Emmanuelle DANBLON, *Mandorla de Paul Celan. Ou l'épreuve de la prophétie* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12695> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.12695>

commerciale mais l'objet de toutes les convoitises pour l'accession au pouvoir. Cette perte de contrôle de la monnaie transparait chez d'autres auteurs, où la spéculation et la destruction du lien social au sein de la communauté sont visibles et redoutées. Monnaie et pouvoir s'entremêlent alors et constituent un point de convergence majeur pour de nombreux auteurs. Pour autant, les désaccords subsistent et des divergences se font également jour, renforçant curieusement le propos général de l'ouvrage et le transcendant. Dès lors, la présence ou non de monnaie dans une société est diversement appréciée en fonction des discours défendus. Violence mimétique et autoritarisme régissent les règles du vivre ensemble dans un espace dépourvu d'échanges monétaires pour certains, alors que d'autres y voient plutôt une métaphore de l'aplanissement des tensions entre les individus et où l'harmonie entre tous règne enfin. Toutefois, l'introduction de la monnaie dans cet univers utopique est appréciée comme un élément perturbateur. Le regard porté sur la marchandisation à outrance est perçu différemment selon que cette dernière est appréhendée comme une hégémonie monétaire ou *a contrario*, comme l'agent régulateur d'une économie stable et pérenne. En outre, les divergences dont nous faisons état portent aussi sur la définition du terme de monnaie. En effet, les auteurs ne s'appuient pas tous sur des réalités historiques identiques et débouchent donc sur des interprétations différentes, pour ne pas dire foncièrement opposées. L'apport de l'ouvrage est ainsi intimement lié « à l'essence de ces deux objets qui tous deux nourrissent de manière invisible le lien social, mais qui le nourrisse d'une manière opposée, d'où la richesse potentielle des analyses lorsqu'on met en présence ces deux objets qui s'ignorent trop souvent » (p. 143).

Ce qui reste remarquable en l'état est donc le rôle de lien social qui unit monnaie et BD, notamment par la production collective qu'elles engendrent en s'échangeant, se partageant. En diffusant symboliquement des valeurs, monétaires ou morales, elles incarnent une dimension patrimoniale et culturelle de l'art de transmettre et où l'axe réflexif n'est jamais loin. Ce dernier est pourtant de nature différente. La monnaie n'offre que peu de prise de distance par rapport à l'acte de monnayer. Il s'agit ni plus ni moins d'un besoin de mise en conformité vis-à-vis de la société civile, une forme de cohésion sociale. La BD, quant à elle, autorise un jeu d'interprétation entre son créateur et son lecteur, ouvrant ainsi la porte à l'imaginaire et à l'émancipation individuelle. La fracture se situe donc là : « La BD est une matérialisation dessinée qui représente le lien social, la monnaie une abstraction qui condense le lien social » (p. 145).

Finalement, on pourrait reprocher à Éric Dacheux l'aspect restrictif du traitement de cet ouvrage collectif, puisqu'il est uniquement structuré autour de la BD franco-belge. Une ouverture en direction du Japon et des mangas par exemple – nous pensons à l'œuvre de Hiroshi Hirata (*L'argent du déshonneur*, Paris, Éd. Akata, 2015), celle de Nobuyuki Fukumoto (*Tobaku Mokushiroku Kaiji*, Tokyo, Kôdansha, 1996) ou encore celle de Ishigaki Yuuki et Miyazaki Masaru (*Poker King*, Tokyo, Kôdansha, 1986) –, auraient pu constituer un terrain d'analyse comparatif des plus constructifs, permettant alors d'évaluer la portée des représentations associées à la monnaie en fonction de variables culturelles, temporelles et géographiques disparates. Pour autant, il convient de saluer la pertinence de l'analyse de chacun des textes, tant ils permettent de tisser des liens inédits et pertinents entre monnaie et BD, jusqu'ici passés sous silence.

Nicolas Oliveri

SIC.Lab, université Côte d'Azur, F-06204
nicolas.oliveri@dracnice.com

Emmanuelle DANBLON, *Mandorla de Paul Celan. Ou l'épreuve de la prophétie*

Lormont, Éd. Le Bord de l'eau, 2017, coll. Études de style, 2017, 96 pages

L'ouvrage est le deuxième d'une collection ouverte en 2017 par un texte de Pierre Brunel (*Le Bateau ivre d'Arthur Rimbaud. Un texte, une voix*). Dans le présent livre, Emmanuelle Danblon, professeure de rhétorique à l'Université libre de Bruxelles – et auteure, notamment, de *L'Homme rhétorique* (Paris, Éd. Le Cerf, 2013) – aborde la question de l'utopie et de la prophétie à la suite de ses études sur la place rhétorique de l'utopie dans les chartes et déclarations. Ici c'est sur un tout autre texte qu'elle s'appuie puisqu'il s'agit du poème de Paul Celan « Mandorla » – poème court et énigmatique – dont le texte original et une traduction de Marc Dominicy, suivie d'une note concernant la traduction de certains termes, sont présentés (pp. 13-15). En annexe y figure également une analyse métrique du poème par Marc Dominicy (pp. 79-88).

Avec la lecture de ce texte, l'auteure veut, après avoir, sur le fond d'un regard sur la métrique du poème, attiré notre attention sur sa dimension de comptine « hors du temps » (p. 23), nous amener à l'« épreuve de la prophétie » en entendant dans le dernier vers du poème « Amande vide, bleu roi », une « autre voix » (p. 22), qui, ayant le caractère d'une prosopopée, est liée à la tradition hébraïque de la « voix du ciel » (p. 27). Les deux derniers vers sont, selon l'auteure un exemple du conseil d'Aristote : « Il faut préférer

l'impossible vraisemblable au possible non persuasif » (pp. 29-30). Leur diction par Paul Celan dans les enregistrements que nous possédons (p. 28) en révèle le caractère solennel. Ils articulent le désespoir tragique – que le temps de comptine du poème renforce – et son dépassement et cette articulation est au cœur des analyses de l'épreuve prophétique proposée par l'auteure.

Le poème, selon Paul Celan « veut aller vers un autre » (*Le Méridien*, cité par Emmanuelle Danblon, p. 31) ; il incite au dialogue, lequel nous renvoie à un sens intérieur dont l'image de l'amande et du Roi caché en celle-ci. Sans suivre l'ordre du poème, l'auteure propose un parcours de l'extérieur vers l'intérieur, de l'amande (p. 33) au Roi (pp. 45-50) en passant par l'œil apparaissant au vers 9 – ou le regard – (pp. 32-38) et le Rien (pp. 38-45). Les thèmes de l'œil et du regard attirent d'abord l'attention de l'auteure, qui s'appuie à la fois sur des études historiques et neurologiques. En ce qui concerne le regard, l'accent est mis sur la manière dont celui-ci conduit à l'attention et à la *fantasia*, à la formation des images, aux techniques de visualisation et, à partir de là, à la capacité fictionnelle et au primat de la fiction dans la perception (p. 35). Œil et regard nous renvoient donc non seulement à une passivité, mais à une potentialité directement signifiante qui supporte le regard. Le Rien, entendu notamment via la théorie juive du *Tsimtsoum* (contraction) – « place vacante » (p. 38) laissée par le Retrait de Dieu au sein de sa création –, apparaît comme premier ; il est le lieu de la méditation par rapport auquel la lumière sera seconde en même temps qu'elle sera le milieu de la poésie – au travers de l'« obscurité » – comme « fait linguistique » (p. 44). C'est par ce contexte que se comprend la figure du Roi, « Dieu, bien sûr ; mais [...] aussi le noyau intime de chacun, le "Soi", que la poésie contribue à faire sentir » (p. 45). Dans une sorte de grand écart, l'auteure convoque la tradition antique égyptienne (p. 46), des références ésotériques (Karlfrid Graf Dürckheim, p. 47) et les neurosciences (pp. 47-48) pour asseoir l'idée d'un sens intérieur symbolisée par la figure du Roi, elle-même rapprochée, non de la figure du Messie, mais de la figure du Juste dans la tradition, décalage qui joue un rôle essentiel quant à la manière dont le poème de Paul Celan nous conduit, par son obscurité comme par son sens, à l'épreuve de la prophétie.

Le chapitre suivant fait fond sur le clair-obscur articulé dans les deux derniers vers du poème – « figurer la crudité du réel, pour la couvrir ensuite du voile pudique de l'espérance » (p. 51) pour introduire au clair-obscur de l'utopie. Il ne s'agit cependant pas de l'utopie idolâtre, mais de celle issue de la « résistance imaginative »

(p. 53), et qui doit s'articuler avec l'exigence de « ruser avec le réel » (p. 54). Cette ruse implique un récit dystopique – c'est ici qu'Emmanuelle Danblon fait le lien avec ses études antérieures sur la rhétorique des chartes – mais qui doit être distingué des démarches mémorielles pour s'orienter vers l'utopie (pp. 55-56), et c'est précisément ce à quoi invite la lecture du poème de Paul Celan, notamment en nous faisant faire l'épreuve de cette distance qui ruse avec le réel et qui rend possible l'utopie. Cette épreuve passe par le changement dans le poème des points de vue, du point de vue égocentré au point de vue allocentré en passant par le point de vue hétérocentré, concepts issus notamment des travaux de Pierre Berthoz (pp. 57-58). C'est la dimension allocentrée, le point de vue de l'au-delà de l'humain qui est ici essentiel. Ce point de vue conjoint plusieurs déterminations hétérogènes essentielles pour l'articulation, d'une part, de la limitation des modalités du possible et de l'impossible pour rendre compte de l'utopie, d'autre part, d'un certain usage de la catégorie du vraisemblable qui introduit à l'épreuve de la dimension prophétique.

Le retour à la dimension prophétique tient son enjeu de sa disqualification sous les coups de la sécularisation qui en avait rendu l'épreuve difficile, sinon impossible. « Mandorla » est une occasion de renouer avec l'exercice de l'imagination prophétique et utopique, en s'appuyant sur certaines découvertes des neurosciences et de leur étude de la fonction imaginative, et la manière dont le poème la met en œuvre en invitant à l'interprétation des images qu'il déploie et notamment celle du Roi dans l'amande. Dans ce cadre, la dimension interprétative joue un rôle important pour échapper à la rationalisation et à l'obscurantisme et permettre à l'utopie une vraisemblance prophétique au cœur de l'obscurité tout comme le Roi dans l'amande.

Vu la diversité des références – depuis l'Égypte ancienne jusqu'aux neurosciences – et les perspectives convoquées, l'ouvrage peut surprendre au premier abord. Il fascine également, dans la manière dont il nous conduit, grâce aux références qu'il comporte et aux analyses qu'il propose, à écouter *Mandorla*, à en proposer une interprétation suggestive, notamment dans l'articulation de l'obscurité et de la lumière, du prophétique et de l'utopie dans son contraste avec le tout mémoriel. La voix prophétique prend ici la figure d'un chuchotement de l'utopie, une voix à notre oreille, face aux cris du monde.

Laurent Husson

Écritures, université de Lorraine, F-57000
laurent.husson@univ-lorraine.fr